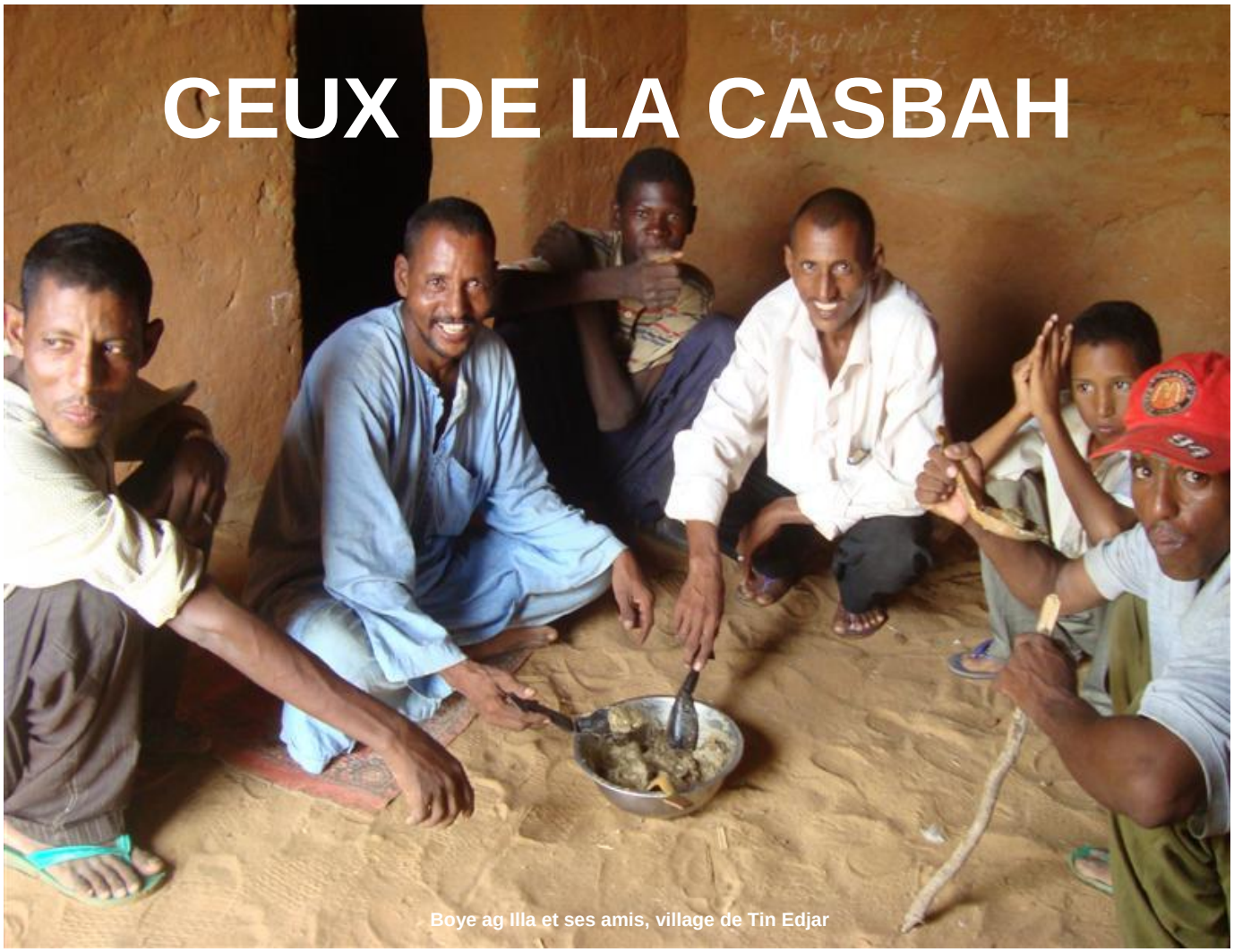
CEUX DE LA CASBAH



Boye ag Illa et ses amis, village de Tin Edjar

Dans un recoin oublié du Burkina Faso,
une poignée de Touareg revendiquent des origines espagnoles...

****

« Tes copains espagnols, tu leur diras qu'ici, à Tin Edjar, on est prêt à les soutenir jusqu'à la dernière cartouche ! »

Dans leurs longs boubous bleus, accroupis autour d'une casserole de tô – la pâte de farine de mil cuite qui est l'une des bases de l'alimentation en Afrique de l'Ouest –, Boye ag Illa et ses amis font d'improbables supporters de la Roja. En cette soirée de finale de coupe du monde de football, les voici pourtant qui devisent à n'en plus finir sur la victoire selon eux certaine, tout à l'heure à Johannesbourg, de l'équipe espagnole.

« Les garde-côtes espagnols vont faire la fête toute la nuit… Tu vas voir que demain les clandestins sénégalais rentreront en Espagne comme dans un moulin, ha! ha! »

C'est la curiosité qui a guidé mes pas jusque dans ce petit village du Nord du Burkina Faso : j'avais entendu dire qu'il était habité par une tribu touarègue de langue songhaïe – alors que les Touareg parlent normalement tamacheq, une variété de berbère – et voulais en savoir davantage. Je ne m'attendais guère à trouver un joyeux club de tifosi.

La nuit vient de tomber. Tin Edjar n'a pas l'électricité. Nous n'avons pas trop de 2 lampes de poche pour porter à nos bouches les épaisses cuillères en bois que les Touareg, traditionnellement, utilisent pour manger. Pourtant, dans chacune des 4 paires d'yeux fixées sur moi, je lis une fierté de seigneurs.

« Nous aimons bien les Néerlandais parce qu'ils ont financé de nombreux forages et centres de santé dans le Sahel… Mais nous sommes des Alkasseybaten : les Espagnols, tu vois, ce sont nos cousins. »

***

Jour de marché à Tin Akof

Pour quiconque vient en voiture de Ouagadougou, le Sahel est un autre monde. A mesure que l'on progresse vers le nord, les savanes plantées de manguiers, nérés ou karités cèdent le pas à des steppes herbeuses où prédominent acacias, prosopis et combretums. Accrochés à leurs branches, d'énormes nids d'alectos semblent sur le point d'être emportés par le vent. Puis le gravier de latérite fait place au sable de pistes praticables uniquement en moto de grosse cylindrée. Sur les dunes mortes et vives, on ne voit bientôt plus que des euphorbes, des acacias, des *leptadenia pyrotechnica* à l'aspect de genêts. Au bout de la piste, enfin, caché derrière un rideau de dattiers du désert, c'est le miracle d'une mare grouillante de vie : des dizaines de vaches qui s'abreuvent. Des nénuphars à perte de vue. Un congrès d'oiseaux aux noms pittoresques : cigognes d'Abdim, jacanas à poitrines dorées, œdicnèmes du Sénégal, hirondelles des mosquées, dendrocygnes veufs…

Le Sahel burkinabè, c'est aussi et surtout une extraordinaire diversité culturelle. Dans la poussière des marchés de Gorom Gorom, Oursi ou Tin Akof, se croisent des Songhaïs sédentaires, des Touareg nomades, des femmes peules Gaobè en boubous bleus, d'anciens esclaves Bella coiffés de turbans noirs, des fonctionnaires Mossi ou Bobo aux scarifications invraisemblables, de vieilles Djelgobè aux seins nus, des Maures, des Arabes venus à dos de dromadaires de Taoudenni, au Mali, pour vendre du sel-gemme... Il y a du pain de singe[1], des gâteaux de jujubes, du thé vert *made in China*, des cassettes de musique *takamba*[2]. Le tam tam des pilons, de loin en loin, bat un rappel mystérieux.

Dans ces cours des miracles du nord du Burkina Faso, rares sont ceux qui savent lire et écrire. Mais les prix se négocient en 3, 4, 8 langues parfois. Des langues qui sont plus éloignées les unes des autres que ne le sont breton et japonais[3].

---

[1] Fruit du baobab

[2] Musique touarègue, jouée avec le *tehardent* ou luth touareg, et qui se danse généralement assis (à la différence du *tagut*, plus enlevé, qui est dansé debout)

[3] Qu'on songe que sont représentées, dans une ville comme Dori (environ 20.000 habitants), 4 des 12 superfamilles linguistiques recensées par Joseph Greenberg sur l'ensemble de la planète (contre 2 seulement dans toute l'Europe et une bonne partie de l'Eurasie). Le fulfuldé (pular) des Peuls, le mooré des Mossi, le dioula des commerçants mandingues, les langues ivoiriennes des "diaspos" rentrés au pays… relèvent du phylum Niger-Congo. Le tamacheq des nomades Touareg et Bella et le haoussa des petits commerçants nigériens sont afro-asiatiques. Songhaï et zarma sont généralement classés parmi les langues nilo-sahariennes. Le français, enfin, langue officielle du Burkina Faso, appartient au phylum eurasiatique.

Rollier d'Abyssinie, Oursi

Leptadenia pyrotechnica, Oursi

La mare d'Oursi en période d'hivernage

Vautour sur une dune de sable, Oursi

Oursi

Enfants songhaïs,
village de Doumam

Petite fille songhaïe, Tin Akof

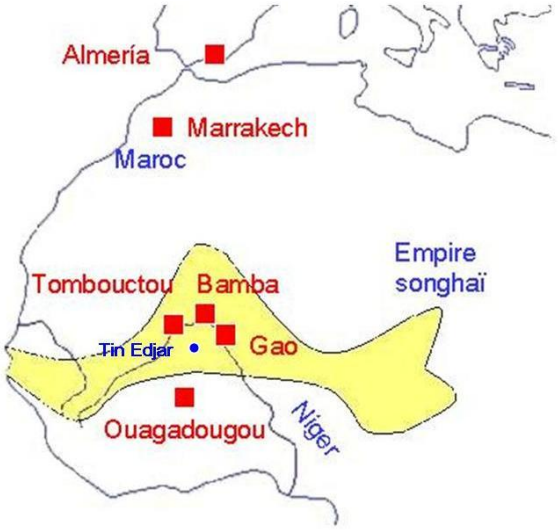
Que donc Boye et ses amis, qui sont blancs ou presque blancs dans un pays d'Afrique Noire, aient des cousins espagnols, je suis tout disposé à le croire. Tout dans cette région, après tout, est invraisemblable. Mais je vais avoir besoin de quelques explications.

Un petit vent agréable, heureusement, vient de se lever sur le village. Une théière ronronne sur des charbons de bois. Nous avons la nuit devant nous.

***

Seydou ag Madian, un sexagénaire à l'érudition et à la gentillesse confondantes, prend la parole. Son récit, informé par les recherches solitaires menées il y a une trentaine d'années par le géographe français Henri Barral, condense quelque 400 ans de tradition orale.

Nous sommes au XVI[e] siècle, à Marrakech, parmi les zelliges d'un palais de Moulay Ahmed al Mansour, le sultan du Maroc. L'Espagne des Habsbourg vient de mettre la main sur l'or des Incas. Ahmed décide, de même, de s'emparer des mines et salines de l'empire songhaï, qui s'étire au sud de son royaume sur quelque 2500 km, de l'embouchure du Sénégal aux confins du Tchad et des cités haoussas du Nigéria. On dit de l'*Askia*, souverain de Gao et de Tombouctou, dans la vallée du Niger, qu'il est fabuleusement riche. N'est-il pas le lointain successeur de Kanga Moussa, roi des rois du Mali, qui distribua tant d'or, à l'occasion d'un pèlerinage à la Mecque en 1324, que le cours international du métal s'en trouva affecté pour 10 ans ? De nombreuses caravanes acheminant esclaves, or, sel, civette et peaux de léopards vers la Méditerranée ne partent-elles pas de Tombouctou ? Et n'est-ce pas à Tombouctou qu'elles reviennent chargées de bijoux, de verroterie, d'étoffes, d'armes et de blé ?



Plaques de sel de Taoudenni (acheminées à dos de dromadaires jusqu'au village de Tin Akof par des Arabes maliens)

Pileuses de mil songhaïes, Oursi

Mais de même qu'un océan sépare l'Europe du Nouveau Monde, une mer de sable sépare le Maroc des trésors du Sahel – « la rive » littéralement en arabe. Pour la traverser, Ahmed fait appel à des Européens : les « Andalous » et les « Renégats ». Les premiers sont des Musulmans d'Espagne convertis de gré ou de force au catholicisme (« Morisques ») et qui se sont exilés au Maroc pour échapper aux tribunaux de l'Inquisition. Les seconds sont des Espagnols, Portugais, Français, Italiens,

Basques, Anglais…, aventuriers ou captifs vendus au sultan par des pirates, tous convertis.

Un corps expéditionnaire est constitué. Son général en chef est un eunuque aux yeux bleus originaire de la région d'Almería : Djouder Pacha[4]. A ses ordres : 1000 arquebusiers renégats, 1000 arquebusiers andalous, 500 arquebusiers à cheval pour la plupart renégats et 1500 lanciers marocains. S'y ajoutent 600 sapeurs, 1000 chameliers et une garde personnelle de 70 Chrétiens prélevés dans les geôles marocaines[5]. Les artilleurs sont anglais. La *lingua franca* de l'expédition est l'espagnol[6]. On a même prétendu, audacieusement il est vrai, que *Djouder*, parfois transcrit *Judar*, n'était qu'une corruption du juron *joder*, pour lequel le pacha, dit-on, nourrissait une passion toute cambronnienne.

Ruines d'al Badi, le palais d'al Mansour à Marrakech

Zagora, au Sud du Maroc – la dernière ville avant le désert

Le 30 octobre 1590, ce sont quelque 5700 hommes venus de toute l'Europe et du Maroc, des centaines de chevaux montés de spahis et de commandants en burnous pourpres, 8000 dromadaires caparaçonnés de cuir du Tafilalet, des montagnes de dattes séchées, céréales, eau, munitions… qui quittent Marrakech pour franchir le Haut-Atlas puis descendre la vallée du Draa jusqu'au pays Ktawa, où commence le Sahara. Une marche forcée de 60 jours en enfer vient de commencer. Moins de 3000 hommes atteindront les rives du Niger[7].

Mal préparé au choc, l'Askia réunit à la hâte une armée de 12500 cavaliers et 30000 fantassins équipés de javelots, lances et boucliers. Mais la supériorité numérique des Songhaïs, qui à l'instar des Incas ou des Mayas ne connaissent pas les armes à feu, n'est d'aucun poids face aux mousquets et canons des envahisseurs. Leur sort est scellé le 12 avril 1591 à Tondibi, à proximité de Gao. Au terme d'un combat héroïque et désespéré, ils sont mis en déroute par ceux que l'histoire, peut-être parce qu'ils sont parmi les premiers à avoir fait tonner la poudre au sud du Sahara[8], appellera désormais *Arma*[9]. Le dernier des grands empires ouest-africains a vécu ses dernières heures ; il ne sera plus désormais, et pour longtemps, qu'une province du Maroc – le Soudan, « [pays des] Noirs[10] ».

Andalous, Renégats et Marocains, dans les années qui suivent, s'installent dans le coude du Niger.

---

[4] Vraisemblablement d'origine morisque, Djouder naquit vers 1562 à las Cuevas del Almanzora, au nord-est d'Almería. Il aurait été enlevé enfant par le corsaire Said Ben Faraj al-Dughali (lui-même d'origine morisque), puis castré et élevé dans le palais du sultan à Marrakech.

[5] Ces chiffres sont donnés dans la *Relation de l'Anonyme*, récit rédigé en 1591 et dont l'auteur serait un agent officieux de l'Espagne résidant à Marrakech ou un correspondant des Jésuites. Les sources soudanaises fournissent des informations sensiblement différentes : le *Tarikh al-Fattash* affirme que le corps expéditionnaire ne dépassait pas 1000 hommes ; le *Tarikh al-Sudan* qu'il en comptait 9000, dont 3000 soldats.

[6] Certains chroniqueurs racontent ainsi que, durant l'expédition, on entendra des ordres comme « kor li kabissa ! » – de toute évidence une transcription phonétique de l'espagnol « cortadle la cabeza ! », « coupez-lui la tête ! »

[7] Graham Connah explique dans Afrique Oubliée que, *tout comme les voyages en mer*, *[les] voyages de caravanes de dromadaires comportaient de très réels dangers. Il y avait peu de points d'eau et certaines des plus longues étapes ne pouvaient être menées à bout que si un messager était expédié en avant-garde au prochain puits pour faire envoyer de l'eau (…). Des tempêtes de sable pouvaient ralentir le convoi et combler les puits. [Les attaques des nomades] présentaient un péril continu, en dépit de l'emploi fréquent [de ces derniers] dans les caravanes et de paiements pour assurer le sauf-conduit. La maladie et les accidents (…) s'ajoutaient aux risques de déshydratation ou de famine. Par ailleurs, (…) la caravane [pouvait se perdre]. Il n'est donc pas surprenant de voir des auteurs de l'époque parler de cadavres humains desséchés abandonnés le long de la voie et [de nombreux] squelettes de dromadaires rencontrés le long de certaines routes. Il y a seulement 200 ans, une caravane de 2000 hommes et 1800 dromadaires, se dirigeant de Tombouctou vers le nord, périt de soif - jusqu'au dernier homme et au dernier animal.*

[8] Le tout premier souverain africain à avoir utilisé des armes à feu au sud du Sahara (des mousquets turcs) serait Idris Alaoma, sultan du Bornou (région du Lac Tchad) dans la deuxième moitié du XVI° siècle.

[9] A noter que, s'il est tentant de faire procéder *Arma* de l'espagnol *arma*, "arme à feu", d'autres étymologies ont été proposées, notamment et sans doute plus vraisemblablement l'arabe *al-ruma*, pluriel d'*al-rami*, "tirailleur, fusilier".

[10] A noter que, si l'arabe *bilad es-sudan*, littéralement "pays des Noirs", est à l'origine du mot *Soudan*, le berbère *akal n-iguinaouen*, de même signification, serait à l'origine des mots *Guinée et gnaoua*.

Pasteur peul Bambabè, village de Bangowénadji

Enfants peuls, région de Dori

Peuls célébrant l'Aïd el Fitr, Dori

Enfants peuls, Dori

Enfants Alkasseybaten, village de Tin Edjar

Femmes Alkasseybaten, village de Bangowénadji

D'autres Morisques et Marocains ne tardent pas à les y rejoindre, qui épousent des femmes indigènes et adoptent les traditions locales. Une espèce d'Andalousie noire et mystérieuse s'épanouit bientôt à Gao, Tombouctou et Bamba. Dans ces villes où presque aucun Européen ne pénètrera plus jusqu'au tournant des XIX et XX[e] siècles, on commence à parler, à la fin du XVI[e] siècle, à l'insu du reste du monde, un songhaï mâtiné de la langue de Cervantes[11][12]. Le Niger, pour Djouder, est un autre Guadalquivir.

Plusieurs dizaines de milliers d'*Arma*, lointains descendants des vainqueurs de Tondibi, habitent toujours dans cette région qui est aujourd'hui au Mali. Le musicien et chanteur Ali Farka Touré (décédé en 2005) était l'un d'entre eux. Leur histoire inspire des nouvelles et suscite des débats passionnés à Jaén, Grenade ou Almería. Mais d'autres *Arma* ont survécu, dont nul pratiquement en Europe ne connaît seulement l'existence. Ils sont 400 tout au plus, ne vivent pas au Mali mais dans le nord du Burkina Faso… et si j'en juge par la joie qui les submerge à l'instant, alors que l'unique radio en état de marche du village vient d'annoncer la fin du match Pays-Bas Espagne, ils sont champions du monde.

***

Pas de vuvuzéla à Tin Edjar. Pas l'ombre d'une corne de brume. Passées les effusions de circonstance, voici que mes hôtes, déjà, reprennent le fil de leur récit.

1593. Mahmoud ben Zergoun, successeur de Djouder et renégat andalou comme lui, fonde une place forte – *Casbah* en arabe – à Bamba, sur la rive gauche du Niger, à presque égale distance de Gao et de Tombouctou. Des *Arma* s'y installent, qui y resteront quelque 130 ans au milieu de Songhaïs devenus leurs sujets. Mais un conflit éclate en 1726 ; il oppose les soldats *Arma* de la garnison, alliés à la tribu des Touareg Oudalan, aux partisans du caïd[13] el Harrir, parmi lesquels les Touareg Tadmekket. Le *Tedzkiret en-Nizian,* sorte de dictionnaire biographique des pachas de Tombouctou, cité par Henri Barral dans *Les Populations Nomades de l'Oudalan et leur Espace Pastoral*, raconte :

La bataille s'engagea dans un endroit nommé Aghendel... Les Tadmekket vainqueurs firent un grand carnage de leurs adversaires, et peu s'en fallut qu'ils ne les exterminassent jusqu'au dernier (…). Bien peu de soldats de Bamba échappèrent à la mort.

Les Songhaïs se rangèrent aux côtés des Tadmekket. Seydou ag Madian explique qu'ils firent périr de nombreux *Arma* par noyade en retournant leurs pirogues. Seuls les femmes et les enfants furent épargnés.

Elevés dans l'ignorance de leurs origines, devenus songhayphones, ces orphelins *Arma*, des années plus tard, se retrouveront aux côtés des Songhaïs à défendre Bamba contre les assauts des tribus touarègues. Mais des Touareg Oudalan, un beau jour, leur poseront cette question : « Pourquoi protégez- vous les meurtriers de vos pères ? » Et d'ajouter, comme ils restaient interdits : « Allez donc interroger vos mères ».

Par peur d'une nouvelle effusion de sang sans doute, celles-ci commencèrent par tout nier en bloc : non, leurs maris n'avaient pas été tués par des Songhaïs. Poignards à la main, les jeunes gens ne tardèrent cependant pas à leur arracher la vérité.

Ils seraient alors [allés] *clandestinement trouver les Oudalan qui campaient aux portes de Bamba et, avec eux, auraient donné l'assaut à la ville, massacré la plus grande partie de la population songhaïe, n'épargnant à leur tour que les femmes et les enfants, cependant que les Oudalan razziaient le bétail pour leur propre compte. Après qu'ils eurent ainsi accompli leur "vendetta" grâce à l'aide des Touareg Oudalan, ces derniers leur auraient proposé une alliance perpétuelle, scellée par une libation de lait d'une chèvre noire :* [ils] *quittaient Bamba à tout jamais en emmenant en captivité les femmes et les enfants songhaïs que les Oudalan leur abandonnaient en toute propriété.*

On les appellerait désormais Alkasseybaten, c'est-à-dire littéralement « ceux de la Casbah ». Ils allaient errer de mare en mare sur la rive droite du

[11] L'universitaire espagnol Amador Díaz García a établi une liste de mots songhaïs contemporains, pour certains usités de façon exclusive dans la communauté Arma, qui pourraient être d'origine espagnole : *alburnus, alfalfa, algul, alkafun, alcansar, gana, garrafa, honda, kalmey, kortari, liara, lotokor, pura karey, sosa, taba, tasa, tende*... De nombreux mots espagnols étant d'origine d'arabe, il est cependant difficile de faire la part des hispanismes et des purs arabismes. Les relations entre l'Espagne et la vallée du Niger, de plus, sont très antérieures à l'arrivée dans la région de la légion étrangère de Djouder, ainsi qu'en témoignent l'archéologie (on a découvert à Gao-Sané des stèles de marbre fabriquées à Almería et qui dateraient des XI-XII[e] siècle), la numismatique (il semble que des monnaies almoravides étaient en circulation dans l'empire de Ghana [Wagadou]) et les sources textuelles. Aussi certains hispanismes pourraient-ils avoir été d'usage dès avant la conquête marocaine. Ismaël Diadié Haïdara, directeur de la bibliothèque andalouse Fondo Kati de Tombouctou et auteur de Jawdar Pacha et la Conquête Saadienne du Songhay, rapporte ainsi que l'on rencontre les noms de mois espagnols *enero*, *febrero*, *marzo* etc. en aljamiado (c'est-à-dire transcrits en graphie arabe) dans les manuscrits de la famille Kati, qui quitta Tolède pour le pays songhaï au XV[e] siècle.

[12] Cervantes, à cette époque, après avoir été capturé par des Barbaresques, livré comme esclave au renégat grec Dali Mamí, puis enfermé 5 ans dans des prisons à Alger, travaille à son Don Quichotte.

[13] L'administration mise en place par al Mansour dans la vallée du Niger est bicéphale : le *pacha*, chargé du maintien des acquis militaires, désigne des chefs de garnison ou *caïds* dans chacune des grandes escales fluviales occupées (Djenné, Tombouctou, Bamba, Bourem, Gao, Koukya etc.) ; de son côté, l'*amin* a la haute main sur l'administration civile, il est trésorier principal et chef percepteur.

Niger – le « Gourma », par opposition au « Haoussa » – pendant plus de 200 ans.

***

Nous marchons dans la brousse d'un pas rapide. Boye et ses amis sont partis « relever une vache » qui meurt de faim.

C'est la fin de la saison sèche au Sahel ; presque toute l'herbe a disparu. Il n'est pas rare que les animaux affamés ne puissent plus se mettre debout sur leurs pattes ; les hommes doivent les y aider à la force des bras, les déplacer jusqu'à un improbable carré de pâture, l'ombre mouvante d'un acacia ou le camion qui, avant qu'il ne soit trop tard, les conduira jusqu'à l'abattoir de Gorom Gorom. Des dizaines de cadavres de zébus à moitié dévorés par les vautours accrochent le regard au bord des pistes, au fond des mares asséchées.

Je regarde ces boubous de bazin[14] qui s'affairent dans la nuit, à la lumière de lampes de poche, autour d'une vache famélique. Le bétail est au centre de la vie des nomades du Sahel. Il est la mesure de leur statut social, la monnaie de leurs dots maritales[15], l'assurance d'avoir à manger. Pas un repas traditionnel sans farine de petit mil[16] délayée dans du lait caillé[17].

Mais la vie a changé.

De nombreux pasteurs et agro-pasteurs se sont détournés des chemins de la transhumance. Poussés par la pauvreté, ils abandonnent peu à peu leurs habitats mobiles de paille ou de peaux pour de petites maisons de banco[18] qui s'effondreront à la première grosse pluie si la terre utilisée est trop sablonneuse et/ou le crépissage bâclé. Dans toutes les casseroles, désormais, la pitance des sédentaires : du tô[19] agrémenté de sauce gombo[20], oseille[21], boulvanka[22] ou soumbala[23].

Les castes ancestrales, surtout, sont en voie de disparition. La société Kel Tamacheq, c'est-à-dire des locuteurs de la langue tamachèque, Touareg et Bella, n'en comptait pas moins de six : quatre chez les Touareg[24] et deux chez leurs esclaves Bella[25]. La société peule, seconde grande société nomade

[14] Tissu amidonné par trempage dans un bain de gomme arabique

[15] Compensation matrimoniale, en anglais *bride price* ou *bride wealth* : ce qui est versé par la famille du futur époux à celle de la future épouse. Le montant de la compensation matrimoniale est très élevé chez les Alkasseybaten – de l'ordre de 3 bœufs, alors qu'il ne dépasse pas l'équivalent de 75-150 EUR aujourd'hui chez les Kel Tamacheq ou les Peuls.

[16] Céréale appelée également "millet perle", "mil à chandelle" et souvent simplement "mil", à distinguer du sorgho ou "gros mil". Le mot "mil", alternativement, désigne parfois indifféremment le petit mil et le gros mil.

[17] Les plus célèbres spécialités culinaires peules sont ainsi le *tchobal* (équivalent du *dèguè* dioula), plat préparé à partir de farine de petit mil cuite et délayée dans du lait caillé, et le *gapal*, à la consistance plus liquide, préparé à partir de farine de petit mil *non* cuite délayée dans du lait caillé. *Dieu veuille que la vache survive au Peul et non le Peul à la vache*, dit un proverbe.

[18] Terre crue moulée en briques et séchée au soleil, également appelée *adobe*

[19] Pâte de farine de petit mil, sorgho ou maïs cuite à l'eau

[20] *Hibiscus esculentus,* okra, corne grecque : malvacée dont le fruit est utilisé comme légume et condiment

[21] *Hibiscus sabdariffa*, oseille de Guinée : malvacée dont les fleurs sont utilisées pour fabriquer le bissap (karkadé)

[22] *Corchorus olitorius*, corète potagère : malvacée dont les feuilles sont utilisées en cuisine (*mloukhiya* tunisienne) et la tige pour fabriquer de la toile de jute

[23] Condiment fabriqué à partir des graines du néré (*Parkia biglobosa*, arbre à farine, caroubier africain)

[24] Hommes libres et le plus souvent blancs, les Touareg (*Illelan* en langue tamachèque) se répartissaient en :
- nobles chargés de la guerre (*Imajeghen,* singulier *amajegh*),
- vassaux ou tributaires (*Imghad,* singulier *amghid*),
- Touareg maraboutiques chargés de l'instruction religieuse et de la justice (*Ineslemen,* singulier *aneslem*),
- griots, forgerons et artisans du bois et du cuir (*Inadan,* singulier *ened*).

[25] Esclaves noirs descendant de sédentaires razziés par des Touareg, les Bella (ou *Iklan*, c'est-à-dire "captifs" en langue tamachèque) appartenaient à l'un ou l'autre des groupes suivants :
- les Bella "indépendants" (ou "captifs du tambour de guerre") qui formaient une infanterie en temps de guerre,
- la caste des esclaves chargés des travaux domestiques dans les campements des hommes libres ("captifs de tentes").
Il faut encore mentionner les *Iderfan* ou esclaves affranchis (connus sous le nom de *Haratin* au Maghreb).

Alkasseybaten, village de Bangowénadji. Selon la langue qu'ils parlent, les Sahéliens du Burkina Faso appellent leur turban *bontaba, rewid*, *lefol*, *etal* ou *fatalla.*

Village de Tin Edjar

Habitat nomade, Oursi

Oursi, juillet 2010

Déménagement Bella, Oursi

Takouba (épée droite à double tranchant des Touareg) - Célébration de l'Aïd el Fitr, Bangowénadji

Abdoulaye ag Mohammedin, chef Alkasseybaten du village de Bangowénadji, avec sa fille

du Sahel burkinabè, quoiqu'elle fût beaucoup moins hiérarchisée que la société Kel Tamacheq, était très stratifiée également[26].

Notre vache daigne finalement faire quelques pas dans la nuit.

Boye et ses amis sont des Alkasseybaten. En dépit de leurs origines méditerranéennes, et même si leur langue maternelle est le songhaï – une langue noire-africaine –, ils ont les traits, le mode de vie et les valeurs[27] de l'aristocratie guerrière touarègue. Les gestes qu'ils viennent d'accomplir devant moi, leurs parents les auraient laissés à des serviteurs Seybaten Bella ou à des bergers Peuls Tchiéoudibè. Lorsque des amis Songhaïs ou Peuls, pour plaisanter, les appellent « Bella rouges », c'est-à-dire en quelque sorte « esclaves à la peau blanche », ils rient de bon cœur, pourtant.

***

Le rituel du thé, au Sahel, comporte trois services. On dit que « le premier thé est amer comme la vie, le deuxième fort comme l'amour, le troisième doux comme la mort ».

Nous voici revenus au village. Nous entamons notre deuxième série de trois thés.

Savez-vous comment, dans notre langue, nous appelons ceci, me demande Seydou en désignant nos verres ? *Des* kopitan. *Parce que ce sont des* capitaines *français qui, il y a bien longtemps, les ont introduits dans la région.*

Et le vieil homme d'enchaîner sur un nouvel épisode de la saga Alkasseybaten.

Nous voici en 1916. *Ceux de la Casbah* ont survécu à deux siècles de sécheresses, combats avec les cavaliers peuls de l'émirat du Liptako[28], sortilèges de marabouts des Touareg Iwellemmeden… Mais un nouvel ennemi est apparu dans la région, qui installe des postes militaires, signe des traités de protectorat et réprime les razzias sur les villages peuls ou songhaïs. Ce sont les autorités coloniales françaises : une poignée de capitaines et administrateurs français et des centaines de « tirailleurs sénégalais » (en fait bien souvent Bambara ou Mossi).

La société de castes des nomades du Gourma chancelle sur ses bases. Les tribus touarègues soumises doivent désormais payer l'impôt colonial, libérer leurs esclaves, nomadiser sur les « terrains de parcours » que les Résidents français ont choisis pour eux (et qui évoquent des réserves d'Indiens nord-américaines)[29].

Des marabouts appellent à la guerre sainte. C'est bientôt l'union sacrée contre l'envahisseur.

Le 02 juin 1916, une bataille décisive s'engage à proximité de la mare de Yomboli, à quelques kilomètres d'Oursi, en un lieu qui, aujourd'hui encore, suscite l'émotion de tous les Kel Tamacheq. Comme autrefois à Bamba, les Alkasseybaten se battent aux côtés des Touareg Oudalan – et comme autrefois ils vont subir un carnage. C'est que les descendants des *Arma*, par une étrange ironie, n'ont que la sagaie et la *takouba*, l'épée droite à double tranchant des Touareg, à opposer aux fusils et mitrailleuses de forces françaises protégées par

---

[26] Les Peuls Rimaïbè, ainsi, étaient des cultivateurs serfs des Peuls Gaobè. Il arrivait par ailleurs que des tribus peules échangeassent la protection militaire de tribus touarègues contre la prise en charge de leurs troupeaux et le versement d'un impôt.

[27] *Les nobles ou Imajeghen désirent personnifier les valeurs de noblesse et de courage*, explique Erik Guignard dans Faits et Modèles de Parenté chez les Udalen de Haute-Volta. *[Il est vrai qu'ils sont généralement associés à une vie de pillage et de razzias] mais les contes et poésies Touareg sont là pour témoigner d'un esprit particulier : l'important était de gagner une réputation de courage et de sang-froid qui permettrait de se distinguer de ses pairs, de gagner l'amitié d'une belle ou d'éviter les racontars des vieilles femmes. Partir seul, ou avec quelques parents, souffrir de la soif et de la faim, ramener au milieu "des pires dangers" les troupeaux des frères ennemis – Touareg d'un autre territoire qui viendront éventuellement réclamer leurs biens, c'est-à-dire ceux de leurs tributaires, un peu plus tard –, voilà l'exploit glorieux que l'on contera à la ronde en vers fleuris.*

[28] Vaincu par les Touareg Oudalan et Alkasseybaten, l'émir peul de Dori, en 1827, doit leur abandonner tout le nord de son royaume et accepter le paiement d'un tribut (têtes de bétail, céréales, serfs..). Le nouveau royaume touareg prend le nom d'*Oudalan*. *Saybatan tangam*, *Udaalan duma!* soupire-t-on parfois du côté de Tin Edjar et de Bangowénadji : « les Alkasseybaten ont guerroyé [mais] ce sont les Oudalan qui ont semé [et vu leur nom passer à la postérité !] »

[29] Ainsi peut-on lire, parmi les clauses provisoires de la soumission de N'Diougui, *amenokal* (c'est-à-dire chef élu) des Touareg Oudalan (1899), que :

- L'impôt annuel de N'Diougui est fixé à un douzième de ses biens en bestiaux, chevaux et chameaux.
- Libération des tribus serves qui le souhaitent.
- Fixation d'une zone de parcours à lui et aux tribus sous sa dépendance ou influence. Aucune personne ne pourra en sortir sans autorisation (…).
- N'Diougui, et tous les chefs sous son influence, abandonnent leurs anciens droits sur tous les villages et tribus du Gourma qui se sont soumis à nous et qui autrefois dépendaient de lui ou lui payaient l'impôt.
- La zone dans laquelle N'Diougui pourra établir les campements de sa tribu (…) est limitée par les directions générales suivantes (…). Lui-même établira son campement habituel près des mares de Markoï et Darkoï, et préviendra le commandant de poste de Dori, toutes les fois qu'il changera de campement.

(Cité par Jeanne-Marie Kambou-Ferrand dans Peuples Voltaïques et Conquête Coloniale)

un grillage. Entre 7h35 et 7h50, ils essuieront plus de 10.000 coups de feu[30].

Henri Barral, dans *Les Populations Nomades de l'Oudalan et leur Espace Pastoral*, a donné une idée de l'ampleur du massacre :

Après la bataille, on aurait dénombré plus de 200 cadavres de « Blancs », c'est-à-dire de Touareg [dont des Alkasseybaten]. *Quant aux* [fantassins] *Bella dont la détermination était au moins égale à celle des Touareg, il n'est pas fait mention de leurs pertes, mais elles ont dû s'élever à plusieurs centaines de morts. Au total, il n'est pas impossible qu'entre 500 et 1000 Kel Tamacheq aient trouvé la mort à Yomboli si l'on considère la quantité de munitions utilisées, tandis que 6 ou 7 tirailleurs seulement auraient été atteints par les sagaies.*

C'en était fait de la suprématie de [l'aristocratie guerrière touarègue][31].

***

Le site de la bataille de Yomboli (1916) est aujourd'hui recouvert de dattiers du désert

Seydou ag Madian (montrant des fragments de tuyères de hauts fourneaux en terre cuite trouvés dans la région de Tin Edjar)

6h00 du matin à Tin Edjar, l'heure de reprendre la route. Des garçonnets aux yeux encore ensommeillés promènent leur *goga*, la « crête iroquoise » traditionnelle des petits Touareg, derrière un troupeau de chèvres. La vache d'hier soir a passé la nuit.

Depuis le pas d'une petite maison de terre, Boye et ses amis me lancent un joyeux *ni kanibaani !* – « bonjour ! » – avant de me convier à partager leur tô. « Champions du monde ! », accepté-je en riant. Ils pourraient être Marocains ou Andalous ; certains Alkasseybaten sont presque blonds. Je suis frappé par la vérité de leurs sourires.

Les Alkasseybaten forment une micro-ethnie. Depuis trois siècles au moins, ils ne se marient qu'entre eux[32]. Leur songhaï[33] est légèrement

[30] *Le fusil,* explique Jeanne-Marie Kambou-Ferrand dans Peuples Voltaïques et Conquête Coloniale, *n'était pas encore utilisé par les confédérations du Sud. La panoplie de leurs armes ne comportait que des armes traditionnelles : armes utilisées en combat rapproché (poignards ou épées) ou armes de jet (javelots, lances). Les solides boucliers confectionnés en peau d'oryx, bien adaptés aux combats à l'arme blanche, ne purent soustraire efficacement les combattants touaregs aux impacts mortels des balles et des boulets de canon 8 mm de montagne. Si les Touareg usèrent parfois de ruse, telles que les embuscades tendues aux tirailleurs par les Loghomaten à Diagourou, ou par les Oudalan au combat de Falikine, la méthode de combat groupé, selon laquelle on se jetait au galop sur l'ennemi à découvert, fut la plus souvent employée. Cette pratique qui, dans un contexte de guerre traditionnelle, donnait aux guerriers l'occasion de se mesurer en bravoure, eut des effets catastrophiques, face aux fusils positionnés en carré.*

[31] Mohamadou ag Ottam, chef des tribus coalisées du Gourma, sera finalement déporté à la prison de Soubré, en Côte d'Ivoire. Seydou ag Madian rapporte cette anecdote : un jour que ses geôliers lui servaient du poulet, le guerrier touareg s'insurgea : « croyez-vous que je sois un aigle, pour manger du poulet ? » – et Seydou de commenter avec amertume : « aujourd'hui les Touareg mangent du poulet ; il leur arrive même de manger du crapaud… »

[32] Peut-être la patrilinéarité des Alkasseybaten est-elle trop difficilement compatible avec la traditionnelle matrilinéarité des Touareg? La plupart des tribus touarègues, ceci étant dit, sont aujourd'hui devenues patrilinéaires (suite au pèlerinage à la Mecque de leurs chefs, bien souvent) : l'héritage de l'homme, qui allait autrefois intégralement aux fils de ses sœurs, va désormais à ses enfants – dans la proportion de deux parts pour chaque garçon et d'une part pour chaque fille.

[33] Il s'agit semble-t-il du dialecte de Bamba et de Gao (*gaawo senni*) mais avec de nombreux emprunts au tamacheq et au fulfuldé (noms de couleurs notamment). Des mots comme *fatalla* ("turban"), *haro-hii* ("pirogue"), *alkaas* ("verre"), *hugo* ("maison"), *nzarka* ("violon") ou *ganda* ("terre"), que l'on ne retrouve pas (avec ces significations en tout cas) dans les autres parlers songhaïs du nord du Burkina Faso, sont attestés dans la région de Bamba. Robert Nicolaï, linguiste spécialiste des langues songhaïes, rapporte par ailleurs que le parler alkasseybaten, sur lequel il a un peu enquêté en 1975, possédait alors quelques traits archaïques, par exemple un -g- intervocalique dans certains trisyllabes (cf. *tuguri* >> *tu:ri,* "arbre").

différent du songhaï parlé dans le Nord du Burkina[34] Faso : l'« âne », *farka* en songhaï[35], se dit *kaara* en alkasseybaten ; *furkanga*, le « coussin » songhaï, est chez eux un *dofor*… Mais c'est leur histoire sans pareille, avant tout, qui les rassemble : une odyssée à peine imaginable parmi les sables du Sahara, la Casbah de Bamba, deux siècles d'errance dans les steppes du Gourma, un je ne sais quoi de méditerranéen sous le soleil de l'Afrique Noire…

On a parfois douté que les Arma fussent réellement d'origine européenne. Selon al Fishtali, historiographe officiel et grand vizir de la plume d'al Mansour, les légionnaires d'origine chrétienne qui s'installèrent avec Djouder dans la boucle du Niger furent rapatriés au Maroc à partir de 1599… Les ancêtres des Alkasseybaten venaient donc sans doute davantage du Tafilalet ou du Souss marocains que d'Andalousie. D'ailleurs Seydou, spontanément, me demande de le mettre en contact avec l'Ambassade du Maroc – pas avec celle de l'Espagne.

Mais qu'importe. Le triomphe de l'Espagne hier soir sur le sol africain, c'est le leur.

Un orange impossible est apparu sur l'horizon. La chaleur n'a pas encore eu le temps de se faire accablante. Je repense à tout ce qu'on dit sur le Sahel : qu'il est infesté de coupeurs de routes, de fous furieux d'AQMI ; qu'on y meurt de faim, du paludisme, de méningite… – qu'on ne fait qu'y mourir enfin.

Et en sirotant le premier thé de la journée, je me dis que cet enfer-ci ressemble tout de même un peu au paradis.

****

---

[34] A noter que le mooré *burkina*, "intégrité", qui a donné une moitié de son nom au Pays des Hommes Intègres, serait lui-même d'origine songhaïe (*boro*, "homme", *kin*, "noble"), ainsi qu'expliqué par Mamadou Lamine Sanogo, directeur de l'Institut des Sciences des Sociétés du Burkina Faso, à l'adresse suivante : http://malamine.over-blog.fr/article-burkina-non-c-est-pas-de-l-arabe-48891717.html

[35] D'où d'ailleurs le "Farka" d'Ali *Farka* Touré, ainsi que celui-ci l'a expliqué un jour dans une interview : « J'ai perdu neuf frères du même père et de la même mère. Le nom que je porte est Ali Ibrahim. Mais il est une tradition en Afrique de donner un surnom étrange à votre unique enfant si vous avez perdu tous les autres […]. Je suis l'âne sur lequel personne ne peut monter ! ».

En toute rigueur, il faudrait écrire *farkay* (forme indéfinie) ou *farkaa* (forme définie).

Enfants Alkasseybaten coiffés de la *goga* ("crête iroquoise" touarègue) et du *zokoto* ("houppe" touarègue), village de Tin Edjar. *Goga* et *zokoto* sont des mots songhaïs.

Zokoto

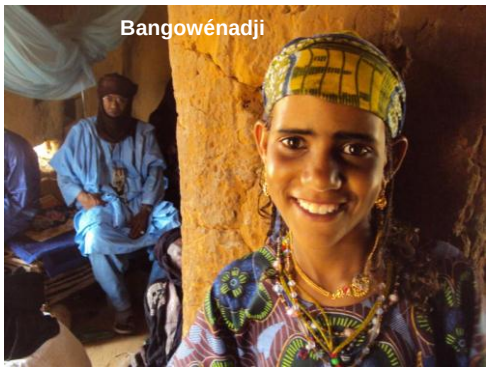
Bangowénadji

Femme Alkasseybaten, Bangowénadji

Bangowénadji

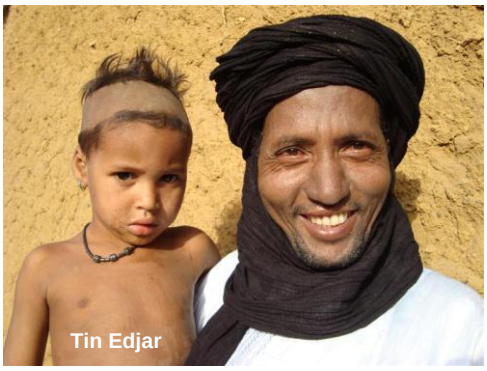
Tin Edjar

Bangowénadji



Bangowénadji

Bangowénadji



Tin Edjar

Danse Bella appelée *baylu* – un mot qui rappelle curieusement l'espagnol *baile,* "danse"
Célébration de l'Aïd el Fitr, village de Bangowénadji

Bibliographie

- *Afrique Oubliée, Une Introduction à l'Archéologie du Continent*, Graham Connah, L'Harmattan

- *Al-Mansour,* Jérome B. Weiner, *Les Africains* tome II, éditions J.A.

- *Arabismos e hispanismos en la lengua de los Arma*, Amador Díaz García,
ouvrage collectif *Españoles en la Curva del Níger (Memoria de la II Expedición)*,
Universidad de Granada - Diputación Provincial

- *Faits et modèles de parenté chez les Udalen de Haute-Volta*, Erik Guignard, L'Harmattan

- *Histoire de l'Afrique Noire*, Joseph Ki-Zerbo, Hatier

- *Histoire du Continent Africain*, Jean Jolly, L'Harmattan

- *Histoire Générale de l'Afrique*, éditions UNESCO
(http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/dialogue/general-and-regional-histories/general-history-of-africa/volumes)

- *Jawdar Pasha et la conquête saâdienne du Songhay, 1591-1599*, Ismaël Diadié Haïdara

- *Las Españas Perdidas* (roman), Manuel Villar Raso, Comares
(http://www.ugr.es/~mvillarr/libros/lasespanasperdidas.pdf)

- *Le califat imaginaire d'Ahmad al-Mansur*, Nabil Mouline, PUF

- *Légendes et histoire des peuples du Burkina Faso*, Salfo-Albert Balima, J.A. Conseil

- *Les Langues Africaines,* Bernd Heine et Derek Nurse, Karthala

- *Les Populations Nomades de l'Oudalan et leur Espace Pastoral*, Henri Barral, ORSTOM, Paris
(http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_6/Tra_d_cm/08995.pdf)

- Oursi Hu-Beero : http://www.oursi-hubeero.com

- *Peuples voltaïques et conquête coloniale, 1885-1914 Burkina Faso*, Jeanne-Marie Kambou-Ferrand, L'Harmattan

- Site dédié à la langue songhaïe : http://www.songhay.org/

- *Tombouctou et les Arma*, Michel Abitbol, Maisonneuve & Larose